

Un inventeur de la Bretagne : Charles Géniaux (1870-1931)

«Son nom demeurera à côté de ceux de Loti, de Le Braz, dans l'histoire de la littérature et aussi de la Bretagne», écrivait O.-L. Aubert dans l'article qu'il consacrait à la mémoire de Charles Géniaux, peu de temps après sa mort¹. Le romancier dont la production littéraire et artistique s'échelonne de 1893 à 1931, a fait partie de ce bataillon de découvreurs et artistes qui ont révélé la Bretagne au public à l'aube du xx^e siècle, avec tous les stéréotypes que cela comporte, même s'il en fut conscient et s'en défendit dans son ambition de décrire une Bretagne vraie. S'il a vécu de sa plume, il a dû cependant multiplier les articles et reportages et ses quelques quarante romans et récits², le coeur de son activité, lui ont apporté une notoriété modeste, illustrée par des récompenses honorifiques et des rééditions limitées. Cet homme au tempérament fort et parfois sombre a laissé de très belles images et des témoignages sur la misère du pays gallo et sur le charme de son pays natal. On lui doit aussi quelques livres sur l'Afrique du Nord, quelques romans psychologiques et quelques pages sur le Midi. Cette oeuvre touffue, dense, parfois baroque et excessive, parfois surannée et désuète, mérite d'être exposée plus en détail, en s'attardant sur ses titres majeurs : *L'Homme de peine*, *La Bretagne vivante*, *L'Océan*, *La Passion d'Armelle Louanais*, *Mes voisins de campagne*...

Au dire de ses contemporains, Géniaux avait un physique ingrat et les photos de lui que nous conservons nous montrent un visage ébouriffé et presque maladif : «Il se portait mal et c'était un contraste émouvant que celui de son énergie et de sa faiblesse. Long, maigre, avec une sorte de laid-deur ardente, un front vaste, des yeux brûlés de passion, il impressionnait. On sentait la fragilité de cette véhémence»³. C'est d'ailleurs cette constitution fragile qui l'obligea à quitter Paris pour la Bretagne, puis celle-ci pour le midi où il mourut en 1931, à l'âge de 60 ans.

¹ *Bretagne*, n° 97, mai-juin 1931, p. 110-114.

² Voir la liste en annexe.

³ A. DUPOUY, dans *Bretagne*, n° 97.

Né le 12 novembre 1870 à Rennes, d'un père médecin militaire qu'il accompagna à l'occasion de ses déplacements en Algérie ou en Corse, il fit ses études à Alger et à Rennes, et s'inscrivit à l'école des beaux-arts de cette ville en 1889-1890⁴. Il se lance bientôt dans la photographie et invente avec son frère Paul un nouveau procédé de reproduction, la collogravure. Dans les années 1890, il parcourt la Bretagne pour photographier scènes, paysages et monuments qui illustrent *Bretagne-Revue* qu'il dirige et anime à partir de 1893. Il participe à d'autres publications : illustration photographique du *Livre d'or des églises de Bretagne*, secrétariat de la revue *Rennes-Artiste*... Cette période longue et confuse des années 1893-1898 où il cherche sa voie le met en contact avec la réalité bretonne, sa misère et son pittoresque qui imprègnent toute une partie de son oeuvre. C'est un contact passionnel, un choc esthétique qu'il reçoit alors et qui déclenche sa vocation de découvreur de la Bretagne, et, bientôt, d'écrivain.

Il vit à Paris de 1898 à 1907 tout en faisant de fréquents déplacements en Italie, en Espagne ou en Afrique du Nord comme correspondant ou envoyé spécial de plusieurs organes de presse, dont *Le Figaro*, *Le Magasin pittoresque*, *La Revue bleue*... Il connaît le Midi dès cette époque et, en juillet 1900, il épouse à Villefranche-de-Rouergue Claire Mazères, fille d'un architecte rennais avec qui il partagera toute sa vie, sans cependant que le couple ait d'enfant.

Il publie son premier roman en 1901, récidive en 1904 et se fait remarquer pour *L'Homme de peine*, en 1905, pour lequel il reçoit le Prix international de littérature. L'appel de la Bretagne est pour lui irrésistible, tant par passion que par nécessité, les médecins lui déconseillant le séjour dans la capitale. Il revient régulièrement dans son pays natal et, finalement, loue le manoir de la Ville-Moysan, près de Josselin (1907-1912), puis, autour d'un vieux pigeonnier qu'il achète près de Rochefort-en-Terre, construit le manoir de ses rêves où il vit plus de cinq ans avec sa femme qui est fréquemment désormais sa collaboratrice, quand elle n'écrit pas elle-même. Mais, une nouvelle fois, des contraintes de santé l'obligent à s'installer dans une région plus chaude ; aussi, tout en faisant encore souvent preuve de nomadisme, il se fixe à Cagnes-sur-Mer où il vit désormais à partir de 1917-1918. Il meurt de tuberculose et est enterré à Cagnes-sur-Mer en 1931. Il avait espéré recevoir le prix Goncourt en 1918, mais *La Passion d'Armelle Louanais* obtint le Grand Prix de l'Académie française, et *L'Homme de peine* lui valut la Bourse de la littérature. Son roman *L'Océan*, paru en 1913 fut également couronné par le prix Balzac.

⁴ «Géniaux Charles, 19 ans, étudiant, domicilié 1, ruelle Saint-Martin à Rennes», inscrit au cours supérieur de dessin d'art de Félix Lafond, peintre-décorateur (archives de l'école régionale des beaux-arts ; lettre du directeur M. Jacques Sauvageot, 17 février 1997).

Le reporter et photographe de la Bretagne

Dans *Bretagne-Revue*, il écrit des critiques d'ouvrages, publie quelques articles sur des sites qu'il a visités : Brélévenez, Douarnenez, Pont-Aven... Il tient une rubrique photographique («La photographie est-elle un art ?») et édite des photographies dans chaque numéro.

Il reproduit aussi les oeuvres du musée de Rennes et, selon la publicité qu'il nous en donne, lance une maison d'édition d'art pour illustrer tous ouvrages d'archéologie, d'histoire, mais aussi des programmes, menus ou catalogues industriels. On a même avancé l'hypothèse que ses très nombreuses photographies auraient constitué la base de la série *Coutumes, moeurs et costumes bretons*, publiée par l'éditeur Neurdein⁵, bien connu des cartophiles.

En 1896, il se lance dans une ambitieuse entreprise, le *Livre d'or des églises de Bretagne*, soit 12 fascicules de 8 pages de textes et 8 pages de photos chaque mois pendant deux ans. Consacré au Finistère, cet ouvrage, rédigé par le chanoine Abgrall et illustré de photographies de Charles Géniaux, connaît trois parutions en 1896 (janvier, mars, juillet), neuf en 1897, quatre en 1898, deux en 1899, mais les derniers numéros, souvent en double, ne sortent qu'en 1900-1903, sans la signature de Géniaux. Ces 24 publications consacrées aux églises du Finistère sont d'une très belle facture et les photographies de grandes qualité⁶. On sent que la série a eu bien du mal à arriver à son terme puisqu'il a fallu huit ans pour la mener à bien au lieu des deux annoncés. À cette même époque, il est secrétaire de la rédaction de *Rennes-Artiste*, feuille d'annonces hebdomadaire qui donne les programmes détaillés des théâtres et concerts. Il y signe des critiques de spectacles, d'expositions de peinture, etc. et y publie des photographies de musiciens, chanteurs ou chefs d'orchestre. Il quitte cette revue pendant l'été 1898, date de son départ pour la capitale.

Les reportages de Géniaux paraissent dans de nombreuses revues à partir de 1900 et, pour certains, sont réunis dans des ouvrages comme *La Vieille France qui s'en va* (1903), *Les Témoins du passé* (1905), *La Bretagne vivante* (1912).

Il y décrit essentiellement le Morbihan, mais s'échappe parfois en Lozère, Rouergue ou Aveyron et fait plusieurs détours par le Finistère : Lesneven, Lampaul-Guimiliau, Quimper, Châteaulin, Landivisiau, Landévennec, etc. Rares sont les lignes sur Saint-Brieuc, Paimpol,

⁵ Selon M.-F. MOTROT citant le Club des multicollecteurs bretons (*Ar Men*, 1988).

⁶ *Bretagne-Revue*, *Le Livre d'or des églises de Bretagne* et *Rennes-Artiste* sont conservés (en grande partie) à la bibliothèque municipale de Rennes (2 Mi 864 à 870). *Le livre d'or des églises de Bretagne* aux Archives départementales du Morbihan (Kb 2856).

3^{FR} le vol. **BIBLIOTHÈQUE PLON** le vol. **3^{FR}**

CHARLES GÉNIAUX
LA PASSION
D'ARMELLE LOUANAIS



PLON-NOURRIT & C^{ie}. IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, rue Garancière - PARIS - 6^e

L'illustrateur de l'édition populaire donne aux Morbihannaises des coiffes qui hésitent entre Sein et Paimpol... Ignorance ou force du stéréotype de la «Bretonne en pleurs» ?

Tréguier ou La Chapelle-des-Marais : la Bretagne de Géniaux est centrée sur l'est du Morbihan où il se sent chez lui, et ce n'est que par accident qu'il décrit Saint-Cado ou Rimaison. Nous en verrons la raison un peu plus loin.

Comme leur titre l'indique, les deux premiers ouvrages sont teintés de nostalgie et cèdent au cliché du «bon vieux temps». Géniaux fait l'éloge du passé et critique la vie moderne. Il ne craint pas d'écrire : «Malgré les affirmations de plusieurs historiens, nous pensons que les campagnards n'ont jamais été aussi malheureux qu'on a bien voulu le dire». Il évoque le «charme patriarcal des grandes cheminées de jadis», «l'intérieur délicieusement archaïque d'une très ancienne métairie», «les procédés économiques du bon vieux temps»... Et l'auteur nous décrit les coutumes, les vieilles fêtes, les petites industries, les guérisseurs, les vieux chants. Il s'extasie devant les vieux meubles, les costumes, les coiffes, la statuaire naïve, l'architecture d'autrefois : églises, maisons de bois, villages... Le tout est illustré par les photos qu'il a prises des châteaux, chapelles, mobiliers, rebouteux, tisserands, etc. Un véritable reportage avec quelques «scoops», comme les hommes et le bétail vivant dans la même pièce dans une ferme du pays gallo : des photographies qui se graveront dans la mémoire et contribueront à enraciner le stéréotype de la Bretagne sale et misérable⁷.

Dans *La Bretagne vivante*, une vingtaine de reportages nous plongent dans le pittoresque rural ou maritime du début du siècle. Comme *Le Braz*, Géniaux étudie le culte de la mort et les magiciens ou sorciers ; comme Loti, il se penche sur les pêcheurs et les Islandais...

Il est plus original quand il décrit Ploërmel et sa rivale, Josselin, quand sa langue poétique nous promène dans le golfe du Morbihan ou la région de Pontivy, quand il présente «le communisme rural au pays galot». Nous avons ainsi une présentation des frairies et des communaux et des précisions sur le budget d'un ouvrier morbihannais et de ses trois enfants : l'auteur nous assène toute une série de chiffres sur les prix des vêtements, des denrées, le revenu des terres et les salaires ruraux... On se croirait, sinon dans Karl Marx, au moins chez Zola, mais la lutte des classes n'existe pas ici car «les gentilshommes bretons pauvres et simples d'allures ont presque toujours vécu familièrement avec leurs cultivateurs. N'allaient-ils pas jusqu'à tenir les mancherons de leurs charrues en leur compagnie ? Nous trouverons peut-être là la vraie cause de la chouannerie au moment de la Révolution. Les paysans ont défendu leurs gentilshommes parce qu'ils les considéraient comme des frères aînés et de bons conseillers». On rencontre le même unanimité dans le récit de la Révolution à Arzal : peuple, clergé et noblesse sont ensemble pour adop-

⁷ *La Vieille France qui s'en va* est illustrée de 78 photos de l'auteur. Dans *Les Témoins du passé*, ce sont 59 clichés qui sont publiés, dont 25 du Finistère et 11 du Morbihan.

ter les idées nouvelles qui, dans une Bretagne où règnent déjà des institutions libres (autre cliché vivace), sont les bienvenues. En citant l'abondante correspondance du maire de Muzillac, Charles Géniaux commet cependant un péché d'omission en oubliant de nous dire qu'il s'agit de son quadraïeul Jean Burgault (1754-1817)⁸.

Tout en continuant une activité de journaliste, pendant trente ans Géniaux écrit des romans qui se succèdent régulièrement au rythme d'un ou deux par an, de 1901 à 1931. On peut distinguer chez lui trois ou quatre sources d'inspiration : la matière coloniale, le roman psychologique et la Bretagne rurale ou maritime. L'Afrique du Nord l'a beaucoup influencé et il a confié une trentaine d'articles à diverses revues sur le Maroc et la Tunisie, pays qui lui donnent également la trame de trois romans et cinq essais ou reportages. Dans *Le Choc des races*, il décrit l'amour impossible entre une Française et un Tunisien ; dans *Les Musulmans*, écrit avec sa femme, il évoque le sort des femmes tunisiennes...

À partir de la guerre 1914-1918, ce sont surtout des romans psychologiques, une quinzaine, qui feront vivre Charles Géniaux. La veine bretonne s'est peu à peu tarie et, dans son refuge du Midi, il se penche sur les conflits amoureux, les contradictions entre l'appât du gain et la recherche de l'idéal (*Les Ravageurs de beauté*), le conflit entre la passion amoureuse et la passion créatrice de l'artiste (*Font-Colombes, L'Amour et l'art, etc.*). Certains titres de cette dernière période sont, à eux seuls, bien révélateurs : *Les Fiancés de 1914, La Lumière du coeur, La Résurrection d'Aphrodite, La Découverte de l'amour*.

La mer cruelle

Dans ses romans d'inspiration bretonne, Géniaux livre ses meilleures pages, soit qu'il cède au destin fatal de la mer cruelle, soit qu'il se complaise dans les misères du pays gallo ou qu'il bute sur les amours malheureuses de ses héros romantiques et malades.

Les intrigues sont presque toujours tragiques et les histoires se terminent rarement bien. La misère, la mort, l'alcool, le fatalisme caractérisent les romans de Charles Géniaux. Si l'on excepte *Un corsaire de treize ans* qui raconte les aventures d'un cousin de Surcouf dans l'océan Indien de 1798 à 1801, les oeuvres inspirées par la mer sont généralement marquées par le destin dramatique qui frappe les personnages. Dans *La Bretagne vivante*, les sauveteurs bretons, les naufrages des goélettes d'Islande, la rude vie des pêcheurs sardiniens de Douarnenez, du Guilvinec ou de

⁸ Voir la généalogie publiée ici.



Pour illustrer la cheminée du manoir de M. de Locmaria, le dessinateur Jordic, cousin de Géniaux, a copié celle du château de Josselin

Concarneau, les cimetières marins de Kerity et Ploubazlanec offraient déjà l'image du tragique marin. En décrivant *L'Île des capitaines*, Géniaux se penche sur la vie difficile des retraités de la marine marchande qui n'ont guère qu'1 F à 1,50 F par jour.

Dans *Les Patriciennes de la mer*, l'océan est décrit comme celui qui prend la vie et apporte le deuil : «Épouser un marin, c'est revêtir le deuil le jour de son mariage», mais, grâce à un miraculeux héritage, l'héroïne, Thétis de Gador, peut épouser le jeune savant parisien dont elle est amoureuse. Les frères Buanic ne parviennent pas, quant à eux, à arracher leurs fiancées à la méchanceté du village : leur bateau se présente dans une tempête déchaînée et coule corps et biens devant les jeunes filles atterrées... (*Les Âmes en peine*).

À Saint-Gwenolé, le patron Fanch Trémeur est amoureux de Chann-Rouz (*L'Océan*), mais celle-ci l'éconduit et épouse le matamore Jean Porguer. Devenu malade, Fanch agonise, mais à l'annonce d'un bateau en difficulté, il n'écoute que son devoir, fait sortir le canot, sauve l'équipage et meurt à la tâche... On trouve dans ce roman quelques scènes hautes en couleur : la vie sauvage des pêcheurs du Finistère-Sud, les tempêtes et les éléments déchaînés, les marins alcooliques... Quoiqu'il s'inspire d'un authentique sauvetage effectué par Louis Auffret à Saint-Gwenolé en 1909, le romancier en profite pour tracer un tableau épique de la mer bretonne.

Les Forces de la vie sont l'histoire de l'essai de mise en valeur du golfe de Kermor par l'ingénieur Neufville qui veut l'acheter pour y installer une usine, une ferme à vapeur, un port (on croit y trouver une référence explicite aux projets grandioses du comte Dillon dans le Morbihan). Malgré l'opposition des paysans et des marins, malgré l'hostilité de deux familles nobles, malgré l'idylle entre la fille de l'un de ces nobles et le fils de l'ingénieur qui s'achève par la mort de l'héroïne, la flotte de guerre française entre dans le golfe de Kermor et le grand port moderne sera construit... Le progrès triomphe sur l'obscurantisme mais aux dépens de la romance d'amour.

La tonalité générale est donc bien marquée : les pêcheurs bretons sont de braves héros qui, entre deux alcools, ne manquent pas de courage pour affronter la mer cruelle et régénérer la France : «Ces fidèles aux profondes poitrines et aux crânes rocheux donnaient l'impression d'une race indestructible, déjà vieille comme l'humanité et prête à traverser encore les siècles des siècles. C'était le meilleur de la fruste Bretagne aux millions d'êtres débordant les frontières de sa province pour fortifier la France⁹». Quoiqu'ayant peu décrit le monde maritime, Géniaux a contribué à sa

⁹ *L'Océan*, p. 229-230.

façon à la constitution du cliché de l'épopée des pêcheurs bretons, dans un style qui ne manque d'ailleurs pas de force.

L'atavisme morbihannais

Pourquoi le Rennais Charles Géniaux est-il devenu si morbihannais, au point de venir y habiter et d'y situer la plupart de ses romans ? Son enracinement dans l'est du Morbihan – le pays gallo – prend sa source dans ses ascendances familiales. Du côté paternel, la famille est originaire de Dol : son père y est né en 1841 d'un chirurgien et major en second de la garde nationale en 1791¹⁰. On n'y trouve aucune allusion dans son oeuvre romanesque sauf dans *Un corsaire de 13 ans* dont le héros, Adrien de La Richardière, est originaire de cette ville. Géniaux parlait peu de sa famille sauf pour évoquer une filiation, de la main gauche, avec les Stuarts¹¹. C'est, sans conteste, de sa famille maternelle qu'il a reçu l'influence essentielle : il évoque lui-même son grand-père dans les premières pages de *Mes voisins de campagne*. Sa mère, Emma Bourdonnay (1846-1930), née et morte à Vannes, appartenait à une lignée morbihannaise originaire de Pontivy, puis fixée à Vannes et dans d'autres communes voisines, puis à Rennes, Nantes, etc. d'où elle essaima en de nombreux lieux avant que le nom ne disparaisse totalement¹². Il faut s'attarder un peu sur cette généalogie pour comprendre l'attachement de Géniaux au pays «galot», comme il l'appelait¹³.

L'une des gloires de cette famille, Jean-François Bourdonnay du Clézio (1751-1835), maire de Pontivy en 1790-1791, avait un premier fils Jean-Yves Bourdonnay (1775-1842) qui fut maire de Vannes en 1830-1832 et un deuxième Hippolyte, qui est l'arrière-grand-père de notre romancier. Quoiqu'ayant eu un destin assez mystérieux, il avait commencé sa carrière comme receveur de l'enregistrement dans la petite ville de Rochefort-en-Terre où il s'était marié en 1805 avec Marie-Angèle Le Clainche (1784-1816), fille du célèbre révolutionnaire François-Gabriel Le Clainche, procureur du district, puis maire de Rochefort-en-Terre en 1798-1799. De là, des biens passèrent à leur fils Hippolyte-Marie Bourdonnay (1809-1884), avoué à Rennes, lequel contracta mariage en 1843 à Vannes avec Emma Burgault, née en 1818 à Vannes de Jean-

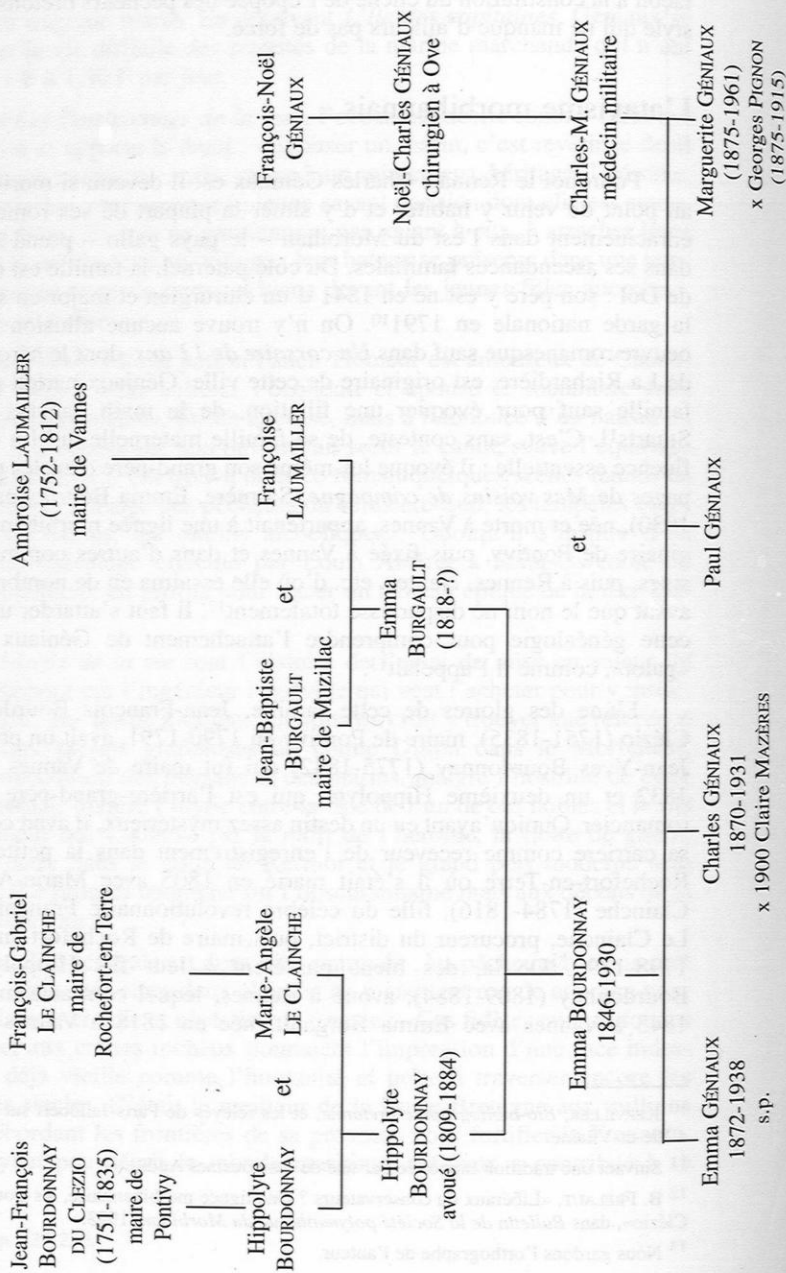
¹⁰ KERVILLER, *Bio-bibliographie bretonne*, et les relevés de Paris-Jallobert sur les familles d'Ille-et-Vilaine.

¹¹ Suivant une tradition rapportée par une de ses cousines Audic.

¹² B. FRÉLAUT, «Libéraux ou conservateurs ? Une lignée morbihannaise, les Bourdonnay du Clézio», dans *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1993.

¹³ Nous gardons l'orthographe de l'auteur.

Généalogie ascendante de Charles Géniaux



Baptiste Burgault, maire de Muzillac sous la Révolution et l'Empire, et de Françoise Laumailier, originaire de Rennes, maire de Vannes sous le Consulat¹⁴.

Cette union Bourdonnay-Burgault (les grands-parents de Charles Géniaux) accentuait l'ancrage familial dans le pays vannetais puisque les Burgault avaient gardé des propriétés dans la région de Muzillac qui «jouxtaient», pourrait-on dire, celles des Bourdonnay. Le jeune Géniaux reconnaît lui-même avoir été très marqué par ses séjours dans le Morbihan de l'est au point d'en avoir retiré plus tard l'inspiration d'une partie de son oeuvre, quand il confie en 1925 : «Pour en avoir respiré, enfant, l'atmosphère spéciale, il [le Morbihan] m'est particulièrement cher et je me suis efforcé d'en restituer le caractère âpre, mélancolique et résigné, et les paysages dénués de beauté physique, mais riches de signification spirituelle dans quelques uns de mes romans»¹⁵. «Lorsque j'étais garçonnet (...) mon grand-père chaque automne m'emmenait faire le tour de ses fermes (...) et nous traversions le Morbihan en chemineaux, allant de métairie en métairie boire le cidre doux, manger des caillebottes, recevoir des doléances et aussi quelques gros écus que mon aïeul enfermait dans une sacoche dont la bandoulière de cuivre fauve lui barrait la poitrine» (*Mes voisins de campagne*).

Poésie et ennui des petites villes

Les descriptions de Vannes sont assez nombreuses dans l'oeuvre de Géniaux, soit qu'il en ait fait le thème de certains articles, soit qu'il y localise une partie de ses romans. À la première catégorie appartiennent des pages de *La Bretagne vivante* qui inaugurent le chapitre XVII consacré au golfe du Morbihan. L'auteur nous décrit son trajet de la gare à l'embarcadère et laisse une impression savoureuse de la station balnéaire de Conleau en 1912. Quelques notations sur les remparts («la tour du

¹⁴ *Les Bleus de Vannes*, Vannes, 1991. Géniaux fait allusion aux différences de convictions qui existaient dans sa famille maternelle dans cette piquante anecdote : «Et dans ce jardin en pente, sous l'église rayonnante, cette haie de lauriers m'évoque un bisaïeul, un bourgeois jacobin, austère, probe et borné. Ayant rompu avec sa femme demeurée royaliste, il la traitait avec une courtoisie glacée. Jamais une parole entre eux. Chaque jour, ils se rencontraient dans ce petit parc. Lui se promenait de long en large d'un côté de la haie ; elle s'en allait et venait de l'autre côté des lauriers. Lorsque le hasard les faisait s'apercevoir aux extrémités, mon bisaïeul ôtait son chapeau à cocarde et lui donnait un salut civique. Elle répondait par une révérence à la royale. Puis, en sens inverse, l'un et l'autre époux continuaient d'errer par hygiène, insensibles aux fleurs, au ciel, à l'espace. Et ils moururent. Depuis combien d'années sont-ils morts ?» (*Mes voisins de campagne*).

¹⁵ *La Revue bleue*, n°8, 18 avril 1925.

Une heure d'oubli...

0,45

CHARLES GÉNIAUX

Les âmes en peine



Ernest Flammarion, éditeur.

connétable pansue reluit»), les maisons, la Rabine, les lavandières, les coiffes des iliennes forment un tableau vivant mais court du chef-lieu du Morbihan.

Dans ses romans, l'impression est souvent plus critique et la poésie des vieilles rues cède parfois la place à la dénonciation de l'ennui et de la tristesse. On relève quelques rares clins d'oeil dans *La Famille Mersal* où le héros s'autorise quelque gymnastique incohérente pour apercevoir le port à travers la porte Saint-Vincent : «J'étais né place des Lices, à Vannes, dans une vieille maison à escaliers de bois... Mon enfance avait été la plus unie du monde dans cette ville où la vie glisse avec la lenteur des voiliers qui viennent s'amarrer dans le port. De ma fenêtre, j'apercevais à travers la porte Saint-Vincent les mâtures des caboteurs qui déchargeaient leurs bois aromatiques et, chaque fois que les voiles d'une goélette remontaient vers le golfe, il me venait l'envie de connaître d'autres firmaments»¹⁶.

La première partie de *La Passion d'Armelle Louanais* se passe entièrement à Vannes, ainsi que son éducation relatée au début de la deuxième partie. Les personnages logent rue du Bourreau, impasse de la Tour Trompette, rue de la Bienfaisance..., d'où quelques beaux passages sur la cathédrale, ses tableaux, son architecture, l'impression qui s'en échappe : «La nef, rappelant une vaste salle des gardes dans un château féodal, donnait plutôt l'impression d'une forteresse de Dieu que d'une maison de grâce. Au fond de l'obscur abside, d'étroites baies étaient ouvertes dans des murailles d'une telle épaisseur que les verrières formaient entonnoir, dispensant un jour terreux. Construit par des Bretons descendants des éleveurs de tumuli et d'allées de fées, ce vaisseau manquait de suavité mais surabondait en force».

Comme quelques traits d'eau-forte, Géniaux grave ici ou là les «logis ventrus» de la rue des Chanoines, les encorbellements de la place Henri IV où papotent après la messe «les familles les plus considérables», les douves de la Garenne, le mobilier de l'hôtel Louanais, la porte-Prison : «ce truand de pierre posté à l'orée de Vannes afin d'en interdire jadis l'accès». Au hasard des rues, on entend crier les corneilles de la cathédrale, sonner les cloches, on voit dans la Marle «l'eau savonneuse aux irisations d'arc-en-ciel» des laveuses, on admire «les logis à pignons aigüis et lucarnes en bonnets d'astrologues». Sur le port, les marins tirent les poulies qui «sifflent comme des courlis» et qu'importe si Armelle passe sous une Vierge en faïence porte-Poterne, alors qu'elle est en bois... Mais quand il pleut... : «Il pleuvait jour et nuit sur Vannes et les toits ensellés sur leurs coyaux projetaient l'eau avec un fracas

¹⁶ Citation relevée par Brigitte Massiet du Biest qui a bien voulu me confier les notes qu'elle a prises en lisant les oeuvres de Charles Géniaux, ce dont je la remercie vivement.

sonore sur les pavés. La ville bleuâtre semblait à jamais plongée dans les nuages soufflés par un vent mou».

L'Homme de peine se passe dans la région vannetaise et son héros, Joseph Goulot, voit en Vannes une préfecture de 20 000 habitants, un tribunal, trois casernes, un évêché, une prison... mais la ville s'appelle Lanterne. Géniaux décrit les habitués des cafés et notamment ceux du Grand Café du Commerce et de l'Épée : fonctionnaires, militaires, hommes de loi... Nous faisons ainsi connaissance avec le chef de la musique municipale, deux frères droguistes dont l'aîné est membre de la fabrique paroissiale et le cadet vénérable de la loge *Amitié*, le libraire, le teinturier, le promoteur immobilier, etc. Mais au total, c'est une «ville dormante», pour ne pas dire totalement endormie.

Dans son premier roman morbihannais, Rochefort-en-Terre, la «cité de la mort» est présentée aussi, sous le nom de Kermoëlan, comme une ville immobile : «Les mois succèdent aux mois et la petite ville continue de sommeiller. De temps en temps, un mur se lézarde, des pierres échappent d'une corniche, et l'on porte en terre un être dont la vie falote s'est tarie, goutte à goutte, au fond de ces maisons obscures. Après l'enterrement, la demeure du mort paraît plus creuse, vouée à l'effritement, à la dissolution dans l'eau de pluie. Marguerite, avec angoisse, voit les années marquer des tombes dans les rues. Kermoëlan devient un cercle dont le rayon rétrécit chaque jour par la mort et la décrépitude». «L'hiver des petites villes, dans la brume visqueuse qui poisse aux murailles, paraît une agonie sifflante, soupirante, et l'on entend parfois des cliquetis d'osselets sur les vieux toits».

Misère et fatalisme du paysan breton

Géniaux a multiplié les descriptions de la pauvreté, de l'alcoolisme et de la soumission des paysans du Morbihan oriental, comme dans *La Passion d'Armelle Louanais* : «Nulle joie chez ces Armoricains au repos ; la résignation et la gaucherie de limoniers qui, tout à coup retirés de leurs chariots et délivrés de l'effort, titubent surpris de leur liberté». Ailleurs les expressions sont plus dures encore : «...ces millions de moteurs à fronts bas et pensées crépusculaires»¹⁷.

Dans *L'Homme de peine*, de nombreuses notations nous décrivent la misère et le «fatalisme des paysans galots». Les exemples abondent : «Décrépis et maladifs, ils s'écroulent et semblent de ces ruines comme il s'en voit quelquefois en pays galot, égarées parmi les champs. Jadis murs

¹⁷ *Mes voisins de campagne*, «Mathurin le ressuscité».

forts, aujourd'hui débris, ils doivent à la loi générale de disparaître et de rentrer au sol. (...) Et il sont ainsi beaucoup de laboureurs galots, sans pensées et sans révoltes devant un servage qu'ils continuent de subir comme un ordre établi par Dieu même». Tantôt l'auteur évoque les métayers exploités par les nobles : «l'effort cruel et éternel des siens qui n'améliora jamais rien de leur vie», dans un bail à 50 % entre Mathurin Karné et le comte de Trénéhec ; tantôt il dénonce «le grossier matérialisme de la plèbe», leur alcoolisme, leur stupidité. Il est vrai que son héros, Joseph Goulot, né à Roznaro, entre Questembert et Berric, a un destin particulièrement dramatique. Fils d'aubergistes alcooliques, battu, laid, bossu, boiteux..., il est renvoyé de l'école à onze ans et occupe différents emplois : gardien de vaches, attraction de cirque, jardinier de curé, valet rossé et souffre-douleur d'une comtesse douairière, extra au Café du Commerce et de l'Épée à Vannes... Revenu dans son village, il recueille le dernier soupir de ses parents qui se sont endettés pour payer leurs beuveries. Tous leurs biens sont donc vendus aux enchères sous les «hennissements du public hilare», et Goulot, qui a dû recueillir un petit frère de 7 ans, est embauché comme homme de peine d'un fermier, à 25 sous par jour. Il trouve finalement une issue à son malheur en consacrant le maigre fruit de son labeur à nourrir son frère et lui payer des études...

Le titre du recueil de 1920, *Mes voisins de campagne*, est bien significatif des descriptions de quelques types morbihannais du début de ce siècle. Un tâcheron, chassé par sa châtelaine, se perd dans la boisson, va se pendre, mais n'y parvient pas ; indifférent, résigné, triste, il finit ses jours en taillant la pierre. Un sabotier voit ses enfants l'abandonner, l'un pour s'engager dans la marine, l'autre enlevé par les Frères qui l'éduquent en Angleterre, la troisième mise au «refuge» de Vannes, pour dettes chez l'épicier de Trévéra... Une vieille femme réussit à se faire construire sa maison grâce aux économies de quarante-cinq ans de travail à Angers, puis chez des maîtres sales et alcooliques des environs. Deux meuniers se détestent pour des problèmes de voisinage : l'un est breton de Saint-Jean-Brévelay, l'autre gallo de Plumelec. Ils s'injurient : «Sales Bretons !», «Galots, bâtards de Bretagne...». Ils se réconcilient quand éclate la guerre de 1914, comme dans une sorte d'union sacrée locale. L'auteur est donc intarissable sur les malheurs de la paysannerie et, en définitive, il hésite entre l'hymne à la résignation et la dénonciation de son exploitation par la noblesse et le clergé. Dans une envolée poético-lyrique, il fait l'éloge des vertus morbihannaises en arrivant à Rochefort-en-Terre : «Pierres argentées, arbres versés sur vos béquilles, oiseaux de Trévéra qui vous succédez depuis des siècles avec les mêmes formes, les mêmes couleurs et les mêmes voix ; antique bourgade où dans vos logis aux toitures tassées comme de vieilles échines chargées du poids des générations, vécurent et moururent tant d'honnêtes gens, recevez-moi parmi vous, non pas comme l'étranger, le Parisien, mais comme celui dont l'âme à vos âmes pareilles

les reflétera, afin qu'un jour le Morbihan des grès stériles, des landiers pensifs, des hameaux mélancoliques où la vie intérieure est plus active que les gestes souvent vains des terres ensoleillées, puisse témoigner devant les autres Français des vertus de votre dénuement, de votre résignation, de votre silencieuse opiniâtreté»¹⁸.

L'omniprésence du clergé et du châtelain

À première vue Géniaux pourrait passer pour un de ces romanciers bretons qui ont cultivé le mythe de la vieille foi bretonne qui inspirait tous les jours nos aïeux de façon exemplaire et admirable. Il a été particulièrement frappé par l'histoire de l'abbé Jacquot qui a restauré une grande partie du calvaire de Guéhenno¹⁹ au point de lui avoir consacré une nouvelle, *Le Calvaire de Pen Lan* et un roman entier, *À l'ombre du clocher*.

À plusieurs reprises il dépeint la foi pieuse et sincère des pêcheurs, des paysans, des gens de la ville. Ses reportages sur les églises du Finistère, les croix, les calvaires, les bannières, les retables, son respect pour le clergé, l'autorité épiscopale (*La Passion d'Armelle Louanais*) et la liturgie catholique en feraient un de ces bons auteurs à qui on donnerait le Bon Dieu sans confession. N'a-t-il pas mis en avant les qualités de soumission des Morbihannais ? Ne décrit-il pas avec un luxe de détails les efforts de Nicolas Helléan pour christianiser ses pauvres ouailles du Guerno ? les bonnes et pieuses oeuvres de la noblesse locale ou des petits recteurs ? Ne condamne-t-il pas les révolutionnaires et les «rouges» du Café du Commerce et de l'Épée de la bonne ville de Lanterne ?

Ça et là cependant se rencontrent des phrases assassines ou des comportements pas très catholiques qui témoignent du recul de l'auteur vis-à-vis de la question religieuse. Dans *La Passion d'Armelle Louanais*, le père de l'héroïne, dont l'auteur nous rappelle les relations de jeunesse avec Jean-Jacques Rousseau et Condorcet, est connu pour ses opinions révolutionnaires : peu avant sa mort, il conseille à sa fille : «Tâche de trouver quelque belle fiction pour t'aider à traverser cette vie (...). Je puis en effet affirmer que j'ai toujours vécu comme si Dieu et l'âme existaient : l'honnête homme saurait-il agir sans ces hypothèses splendides ?». Quant à Nicolas Helléan, son précepteur, Hector Villèle, l'éduqué en lui faisant lire Montaigne, Bonaventure des Périers, Diderot, les pères de l'Église, saint Augustin et Voltaire...

¹⁸ *Mes voisins de campagne*, p. 6.

¹⁹ Le fait est authentique.

Il multiplie les clichés au vitriol des bigotes ou de certains membres du clergé. À Kermoëlan (Rochefort-en-Terre), les enterrements et les processions sont tournés en ridicule, tout comme les dames de la « Société du Saint-Secours », Jeanne Roncier et Marthe Dormais, qui viennent consoler l'héroïne. On trouve souvent le même regard critique dans le tableau de la piété bretonne et l'abbé Jérôme Caille qui recueille Goulot n'échappe pas à son ironie quand il fait un sermon où il condamne les danses et défend l'idée que les nourritures sont diverses suivant les différentes classes de la société : aux laboureurs le lard et le pain de seigle, aux bourgeois le poulet et le gigot. Tous les lundis, les prêtres du canton se réunissent chez l'abbé Caille pour un repas bien arrosé, servi par dame Olive, et quand ceux-ci réprimandent Joseph Goulot en lui sermonnant : « La famille est à la base du grand système divin », l'auteur répond en écho : « Comme si les parents pauvres devaient faire des enfants ! Réservons cela aux gens riches, et plus tard le monde sera à l'aise ». Et Goulot de conclure : « En somme, le tout est de s'entendre, la religion bien comprise profite ». Les religieuses du Saint-Esprit et les dames patronnesses sont également visées, comme les nobles locaux : une discussion d'ivrognes se termine par cet échange entre Goulot et le cul-de-jatte Jacquin : « J'aime les curés. Vive Jésus, j'aime le Christ moi... Vive Marie et Joseph ! J'aime la croix, comme nous fait crier la bonne demoiselle de Guerno... ». À la fin de son *Homme de peine*, l'auteur qui a noté à propos des pauvres-paysans : « Ils demandent à je ne sais quel Seigneur terrible et immanent : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! », fait dialoguer quelques Vannetais attablés au principal café de « Laterne ». L'un d'eux, Guyonvac'h, qui veut changer « le sort du pauvre monde » par la révolution, répond durement à Joseph Goulot : « Allons donc, s'il y avait un Bon Dieu, laisserait-il les choses comme elles sont ? ».

Même ambiguïté de position vis-à-vis de l'aristocratie. Charles Géniaux semble avoir cédé, comme nombre de personnes, à la fascination du charme désuet du manoir breton et de l'élite des gentilshommes de province... La plupart de ses romans sont peuplés de hobereaux aux noms les plus bretons qu'il soit possible d'imaginer ou les plus morbihannais en diable, au risque d'emprunter des toponymes ou de les déformer sommairement en modifiant leur orthographe ou leurs syllabes... M. du Pouliguen, Mme de Bohal, le comte Nascleden de Locmaria, le chanoine de Saint-Jacut, la marquise de Crach, les demoiselles de Gador, la comtesse du Guerno, le comte et la comtesse douairière de Trénéhec, M. de La Huandière, M. de Loqueltas, le baron du Fredou, l'abbé de Surzur... Certains de ses titres sont évocateurs : *Les Deux Châtelaines*, *Le Roman d'un gentilhomme*, et les descriptions des châteaux et manoirs forment des morceaux d'anthologie dans plusieurs de ses oeuvres : le castel de Kerra (*Les Patriciennes de la mer*), le castel de Bois-Charno (*La Cité de mort*), le manoir de Kerbras (*La passion d'Armelle Louanais*), ou ce château fort

Première Année Mars 1893. N° 1.

8020

BRETAGNE REVUE

CHARLES GENIAUX
DIRECTEUR

LEON BERTHAUT
REDACTEUR EN CHEF

RENNES-PARIS

RENNES-IMP. DU COMMERCE

Rédaction : M. L. BERTHAUT, 17, rue Lanjuinais & Secrétariat : Loys d'ESQUIÈRE, 7, rue Toullier

Charles Geniaux

Rennes — Directeur-Éditeur : 9, Rue Cochardière — Rennes

Prix du Numéro: 1^{fr}25

en ruine battu par les vagues les jours de tempête, sur un cap déchiqueté surplombant la Vilaine²⁰.

Nous avons souvent droit à la mise en scène du repas de la famille noble, à ses largesses envers les pauvres, ses bontés pour la paroisse. Nous compatissons avec ce bon monsieur de La Huandière qui a tant de mal à entretenir son château grâce aux grains qu'il vend sous la halle de Vannes (*Mes voisins de campagne*) ou avec Mme de Bohal qui est si courageuse pendant la guerre au point de cacher à tous la mort de son fils et qui, à l'armistice, annonce à ses métayers qu'elle transforme toutes ses terres à mi-fruit en fermage fixe : «Je vous préviens d'avoir à tout décider par vous-mêmes». Nous soutenons ce pauvre M. de Locmaria qui vend ses bois au cupide marchand Bourbriac pour refaire la toiture de son château, qui loue les pentes de ses grées pour y voir placer des publicités pour le chocolat Millar et le café Roubillon et, comble d'horreur, qui accepte de vendre sa délicieuse chapelle gothique au roi du corned-beef, le milliardaire américain Lobson... qui va la remonter pierre par pierre aux États-Unis. Dieu merci ! un prêt providentiel d'une famille voisine dont il épouse la fille, sauve monsieur le comte du déshonneur. Locmaria épouse Charlotte de Lasville, ils ont trois enfants et restaurent le château et la chapelle...²¹.

Mais, au-delà de ces belles histoires, Géniaux qui connaît bien le Morbihan gallo, ne manque pas non plus de dénoncer l'exploitation de la paysannerie par les hobereaux locaux. Sans parler des «gentilshommes momifiés»²² et de «leurs préjugés qui les maintenaient honorables, ignorants et fiers»²³, il fustige leur «atavique besoin de domination» ou la cruauté de certains maîtres envers leurs employés ; c'est le cas du comte et de la comtesse de Trénéhec ou du baron du Fredou qui, non content de torturer sa femme dans son manoir de Mellac, injurie ses fermiers et, dans un tableau ahurissant de quatre pages, se montre avec eux d'une impitoyable et stupide intransigeance, exigeant ses fermages, s'empourprant de colère et étant tout près de battre ses cultivateurs...

Géniaux n'est donc pas aveuglé par l'attitude de certains aristocrates qui tombent dans le paternalisme, la condescendance ou la méchanceté. Mathurin Brien, son «voisin de campagne», incline souvent le front devant M. de La Huandière, mais un jour il se surprend à haïr son châtelain.

²⁰ *Les Hiboux*, relevé par B. Massiet du Biest.

²¹ *Le Roman d'un gentilhomme*.

²² Que Nicolas Helléan aperçoit à Vannes avec commisération.

²³ *Mes voisins de campagne*.

L'amour impossible

Le thème de l'impossible amour se retrouve dans plusieurs romans de Géniaux comme un leitmotiv sans cesse renouvelé. Dans *La Cité de mort*, Paul tombe amoureux de la fille du notaire, Marguerite Charrière, et les deux jeunes gens deviennent amants, au grand scandale de la pieuse population de Kermoëlan, mais il est bientôt fauché par la tuberculose et enterré au pas de course, comme un damné : Marguerite survit plusieurs années avant de mourir d'inanition. Dans *Mes voisins de campagne*, le baron du Fredou humilie et rudoie sa femme Adélaïde pour se venger du refus qu'elle avait manifesté à sa première demande de mariage, trente ans plus tôt. L'héroïne de *L'Océan*, Chann-Rouz, jeune et belle bigoudène de Saint-Gwenolé, préfère Jean Porguer à Fanch Trémeur : elle vit un calvaire, battue par son mari, puis à la mort de Porguer, elle perd la raison... Onenne de La Moussaye est amoureuse de Marc Neufville, le fils de l'ingénieur qui veut saccager le golfe de Kermor en y créant un port moderne. Elle dépérit quand ce projet devient réalité et meurt dans les bras de son père (*Les Forces de la vie*).

Ces amours malheureuses sont rachetées et compensées par les idylles réussies du professeur Georges Herval et de Thétis de Gador (*Les Patriciennes de la mer*), du comte de Locmaria et de Charlotte de Lasville²⁴, du compositeur Daniel Bonneval et de Véronique Villeneuve, malgré l'amitié qui lie cette dernière au poète Saint-Antonin dans *Font-Colombe ou l'amour et l'art*. Géniaux conclut ce roman, paru en 1930, par ces lignes assez désillusionnées : «pour qu'une passion soit durable, il lui faut des circonstances si exceptionnelles qu'elles ne se rencontrent guère dans la vie». Sans doute était-ce le cas d'Armelle Louanais et de Nicolas Helléan dont l'existence authentique, dans les années 1830-1850, inspira l'essentiel du roman que l'on sait.

La Passion d'Armelle Louanais, le plus connu des romans de Géniaux, a obtenu en 1918 le grand prix du roman de l'Académie française. Tiré à plus de 5 000 exemplaires, il a eu plusieurs rééditions : 1921, 1925, 1933 («Le livre moderne illustré»). On y trouve tous les ingrédients d'une intrigue romanesque comme Géniaux savait les forger : un amour impossible entre un jeune prêtre et une jeune fille, l'origine mystérieuse du jeune homme (bâtard d'un personnage illustre ?), le poids de la petite vérole défigurant une adolescente, l'orgueil d'un prêtre aux idées menaissiennes qui est puni par l'exil dans une paroisse perdue des landes de Lanvaux, le romantisme d'un jeune homme qui a le mal du siècle : «Il se lamentait de tout abandonner avant d'avoir rien goûté...», la relation sans

²⁴ *Les Forces de la vie*.

issue entre deux âmes qui n'acceptent pas leur destin... Pour ces improbables François d'Assise et Claire, la maladie apporte la mort prématurée à l'un et la lente consommation à l'autre.

Pendant le carême de 1828, l'abbé Nicolas Helléan, converti par Félicité de Lamennais, prêche dans la cathédrale de Vannes : il fustige les orgueilleux, ce qui intrigue la jeune Armelle Louanais, fille unique d'un ancien magistrat voltairien. Armelle assiste à des cours de l'abbé Helléan et le rencontre bientôt chez son oncle, le chanoine de Saint-Jacut, mais elle se sent «humiliée par la courtoise froideur avec laquelle l'abbé prend congé d'elle». En fait, les jeunes gens sont invinciblement attirés. Saint-Jacut raconte à Armelle l'enfance de Nicolas. Né de parents inconnus, ce qui autorise beaucoup de rumeurs, il a été élevé d'abord à Trévéra par son parrain, l'ancien intendant Hector Villèle, puis a suivi les cours du collège Saint-Yves de Vannes. Il loge alors rue de la Bienfaisance, chez la veuve Penguilic, en compagnie d'une poignée de cancre et de débauchés, mais «son orgueil le préserva (...) des vulgaires liaisons. Filles de boutiques ou petites bourgeoises de Vannes ne lui inspiraient qu'un dédain poli». Après une crise morale, où il s'interroge sur son destin : officier ? médecin ? notaire ? avocat ?, il se voit proposer la prêtrise par l'évêque, Mgr de La Motte : «Les hommes énergiques ne manquent pas pour reconquérir la France révolutionnaire». Nicolas, qui aurait désiré être un héros de l'expédition de Quiberon ou des armées napoléoniennes, est brutalement ébranlé par l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* et rencontre Lamennais qui parvient à le convaincre, après quelques jours de séjour à La Chênaie : «Dans le royaume des âmes seulement, vous pourriez vous conquérir une place à votre grandeur. Là, et pas ailleurs, vous vous délivrez du fardeau humain qui vous tue. Fils de Dieu, voilà ce que vous deviendrez légitimement». Et le chanoine conclut : «Il ne restait donc à Nicolas que d'en appeler à Dieu de cette injustice et, dans le mouvement passionné de son cœur, il offrit pour toujours son âme au Consolateur inflexible». Les années passent et le jeune prêtre suscite de grands espoirs. Mais au bout de quelques temps, l'évêque punit l'abbé Helléan de ses idées trop influencées par Lamennais : il le nomme recteur du Guerno, une des cures les plus petites, les plus sauvages et isolées du département : «Dans une cure de cette sorte, quand arrive l'âge, l'on devient comme une pierre qu'enfoncent dans la boue toutes les charrettes de passage», lui confie son prédécesseur²⁵.

Fureur et dépit d'Armelle qui achète le manoir de Kerbras et s'installe au Guerno, prétextant qu'elle a besoin d'être guidée par l'abbé Helléan

²⁵ Les paroissiens sont des «esprits indécrassables, à part le sacristain Jean Tabo, petit-fils d'Yves de Penestin-Tabo, capitaine de marins sous Louis XVI... Il était tombé amoureux de la fille d'un notaire, Blanche Lerne, mais le père lui refusa sa main... «La boisson, voyez-vous, voilà notre bourgeoisie du Guerno», conclut l'ancien recteur.

pour que sa foi s'affermisse. Et l'idylle spirituelle s'amorce, entrecoupée de rencontres, de dialogues, de séparations, de confessions et de communions... Un jour, dans l'église, ce sont des «minutes délicieuses de prières conjuguées». À l'occasion d'un enterrement, elle dit : «Consolez-moi ! Ne m'abandonnez pas !», et il répond : «Épargnez-la, mon Dieu !»... Armelle, le voyant seul en prière : «Mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous permis de m'émouvoir pour le seul être qui ne fut seulement qu'esprit en vous ? Seigneur ! J'envie Marthe et Marie que vous avez comblées»...

Ces émotions partagées et refusées dans le plus grand respect et la plus profonde souffrance durent plus de dix ans. À l'annonce de la condamnation de Félicité de Lamennais, Nicolas est peiné et pense rejoindre Féli : il y renonce à cause d'Armelle, «la seule douceur de son existence». Lors d'une nouvelle rencontre, il accepte de déjeuner avec elle à Kerbras, d'où ce dialogue amoureux, rare et chaste : « – Dieu vous aperçoit bien belle en ce moment. – Moi, belle ! s'exclama-t-elle, haletante (...) – Nous ne jugeons rien que d'après l'état de nos esprit (...) Certes, nos sens nous trompent presque toujours, Armelle. D'ailleurs, l'art saurait-il exister sans cette illusion visuelle ?». Mais le dimanche d'après, Nicolas l'évite. L'auteur commente : «Comment ne s'était-elle pas aperçu depuis tant d'années que la réserve de Nicolas ne procédait que de sa crainte de lui dévoiler son affection ?». La semaine suivante, à la messe dominicale, elle reçoit la communion des mains de Nicolas et pleure de bonheur.

L'abbé Helléan est fatigué et garde la chambre. Elle vient le soigner ; il lui confie : «L'homme né de la femme vit peu de jours et il est rassasié de misère». Après avoir reçu une quinzaine de visites, Nicolas agonise et reçoit l'extrême-onction. Elle soupire : «Nicolas ! Mon cher Nicolas ! Ô mon seul ami ! J'ai peur sans votre aide que la nuit ne rentre en moi». Il avoue : «Ô mon amie, personne autant que vous ne m'attachait à cette existence», et il meurt. Armelle lui embrasse la main. Elle lui survit quelques années et se fait enterrer à ses côtés, au cimetière du Guerno.

Dans les premières pages du roman et dans un article postérieur d'environ huit ans, Géniaux rapporte que cette histoire lui fut contée par M. Commelin, ancien professeur du lycée Louis le Grand, originaire de Muzillac : «En vain cette année, j'ai essayé de retrouver les pierres tombales qui recouvrent les restes des véritables héros de mon livre, l'abbé B*** et Mademoiselle de C***. Si leurs dalles aux caractères à demi effacés par les mousses existent toujours, elles semblent avoir été accommodées pour d'autres défunts»²⁶. Il s'agirait de l'abbé Bernard et de Mille

²⁶ *La Revue bleue*, op. cit.

de Cohéleac'h, aurait précisé le romancier un peu plus tard²⁷. Le grand mérite de Charles Géniaux aura été d'en avoir fait une chaste et mélancolique histoire d'amour, lui donnant le prétexte d'un portrait intimiste de Morbihan gallo.

*

* *

Pour comprendre Charles Géniaux et la part qu'il a prise dans l'invention de la Bretagne, il faut non seulement connaître les clés de son atavisme morbihannais, mais encore décomposer son itinéraire littéraire en deux ou trois périodes. Après la phase d'apprentissage où le jeune homme habitant Rennes butine de revue en revue et de clichés en courses cyclistes, vient la période de révélation dans laquelle, comme Gauguin, l'écrivain est saisi d'une irrésistible et torrentielle envie de nous faire découvrir la beauté brute et «l'âme» de la Bretagne qu'il a saisies dans ses reportages finistériens, ses séjours morbihannais, ses promenades, ses observations ou ses rêves aux alentours des manoirs de La Ville-Moysan ou de La Fuye, des landes de Lanvaux... C'est entre 1903 et 1920 qu'il produit ses grands livres : *L'Homme de peine*, *L'Océan*, *La Passion d'Armelle Louanais*, *Mes voisins de campagne*... C'est le moment où son ambition d'être un grand écrivain lui donne une motivation et une énergie qui semblent ensuite s'atténuer.

Découragement ou désillusion, fatigue ou lassitude ? Les années 1920-1930, qu'il passe hors de Bretagne, constituent une période où la matière bretonne est de plus en plus rare au profit de romans psychologiques, d'articles, de rééditions d'oeuvres antérieures. Le choc de la Bretagne ne l'inspire guère plus, soit qu'il ait cédé aux charmes de la Méditerranée comme Gauguin avait fui l'Armorique pour de nouvelles sensations dans les îles du Pacifique, soit que, comme certains écrivains ou artistes, il soit passé d'un approche directe et «naïve» de son pays à une vision plus sage, plus apaisée, plus décorative. Géniaux a-t-il désespéré de la Bretagne ? A-t-il pensé, au tournant de la Grande Guerre que, décidément, un écrivain breton n'avait aucune place, grande et reconnue, dans le monde littéraire de la France, c'est-à-dire de la capitale ? S'est-il senti prisonnier de ce faux paradoxe entre l'artiste «local» et le «grand écrivain» français ? Maupassant ou Zola breton ? On peut lui reprocher d'avoir, dans ses premiers romans, voulu «faire breton», en accumulant les noms à consonance bretonne et en forçant trop les caractères de ses personnages au risque de déséquilibrer l'intrigue et la construction de l'oeuvre. À l'in-

²⁷ Cité par Michel DE GALZAIN, *Figures de proue du Morbihan pittoresque et disparu*. Il y eut effectivement un abbé Joseph-Marie Bernard, recteur du Guerno de 1843 à 1854, date de son décès, le 10 janvier, en son presbytère, à l'âge de 49 ans, originaire de Pontivy. On ne trouve trace que d'une famille de notaires de Sarzeau, les Cohéleach, mais sans particule.

verse, ses romans des années 20 sont aujourd'hui assez plats, banals, difficiles à relire, tant leur histoire est cousue de fil blanc. Géniaux a aimé dans la Bretagne sa simplicité et sa beauté profondes. Dans *La Patricienne de la mer*, son héros accompagne un peintre et sa famille au pardon de Penmern (Baden) : «Ce n'est rien et c'est exquis ! s'exclame le peintre. Cette pauvre Bretagne fait de la beauté avec quelques méchants ormeaux plantés autour d'une chapelle semblable à un hangar. Mais les siècles ont déposé leur patine sur les pierres et les écorces et, comme dans Faust, l'on peut chanter : Que de richesses en cette pauvreté !». Tout en habitant la Provence, il revenait régulièrement dans son pays natal et ne manquait pas de noter, en 1925, l'ampleur des changements économiques et sociaux : «Les hommes de peine ont disparu, comme les chercheurs de pain, les mendiants, la promiscuité entre les animaux et les paysans. Soixante-dix pour cent des cultivateurs sont devenus propriétaires de leur ferme». Il ajoute même qu'on ne voit plus «rien de cette conventionnelle bretonnerie chère aux touristes». Il ne renie donc pas son pays, mais il le voit changer. S'il y a plusieurs Géniaux, c'est l'auteur des oeuvres bretonnes qui subsiste, car il participe à ce mouvement de construction de l'image de la Bretagne du début du xx^e siècle. Il a contribué à révéler la Bretagne, mais surtout le Morbihan vannetais et gallo, dont il demeure l'un des écrivains essentiels. Il complète ainsi, aux côtés des Loti, Le Braz, Renan, Le Goffic, pour le sud de la région, le tableau d'ensemble, sinon le mythe breton. C'est une bonne raison pour le lire au xxi^e siècle comme un découvreur de la Bretagne et pour souhaiter sa réédition.

Bertrand FRÉLAUT



Chronologie des principales œuvres de Charles Géniaux

- 1893-1898 *Bretagne-Revue, Rennes-Artiste* (articles)
- 1896-1903 *Le Livre d'or des églises de Bretagne* (photographies)
- 1901 *Un corsaire de 13 ans*, Hachette, 95 p. (rééd. 1913)
- 1903 *La Vieille France qui s'en va*, Mame, 284 p.
- 1904 *La Cité de mort*, Fasquelle, 331 p.
Rue de la Femme-sans-Tête, Taillandier, 365 p.
- 1905 *L'Homme de peine*, Fasquelle, 398 p. (rééd. 1925)
Les Témoins du passé, Mame, 272 p.
- 1906 *Le roman de la Riviera*, Fasquelle, 219 p.
- 1908 *Le Voueur*, Hachette, 318 p.
Comment on devient colon, Fasquelle, 323 p.
- 1909 *Les Forces de la vie*, Fayard, 377 p.
«Les Musulmanes», *Le Monde illustré*, 281 p. (rééd. 1920)
- 1910 *Petit poète et grand roi*, Hachette, 267 p.
- 1911 *Les Deux Châtelaines*, Grasset, 294 p.
- 1912 *La Bretagne vivante*, H. Champion, 295 p. (rééd. partielle 1923)
Le Choc des races, Fayard, 320 p. (rééd. 1923 et 1934)
- 1913 *L'Océan*, Fasquelle, 314 p. (rééd. 1925 et 1928)
Les Patriciennes de la mer, Taillandier, 283 p. (rééd. 1923)
- 1914 *Notre petit gourbi*, Lafitte, 319 p.
- 1915 *Les fiancés de 1914*, Lafitte, 331 p.
- 1917 *Sous les figuiers de Kabylie*, Flammarion, 284 p.
- 1918 * *Le Cyprès*, Lafitte, 232 p.
La Passion d'Armelle Louanais, Flammarion, 284 p. (rééd. 1921, 1925 et 1933)
- 1919 *La Famille Messal*, Flammarion, 264 p.
- 1920 *Mes voisins de campagne*, Flammarion, 291 p.
- 1921 *Les Coeurs gravitent*, Flammarion, 287 p.
Une sultane marocaine, Delalain, 224 p.

- 1922 *La lumière du coeur*, Flammarion, 285 p. (rééd. 1926)
- 1923 *Pour la gloire*, Flammarion, 284 p.
Le Roman d'un gentilhomme, Mame, 327 p.
La résurrection d'Aphrodite, L'Illustration, 92 p. (rééd. 1927)
- 1924 *Française d'Afrique*, Flammarion
Le Château au clair de lune, Flammarion, 252 p.
- 1925 * *Une affranchie*, Flammarion, 248 p.
Les Faucons, Flammarion, 284 p.
- 1928 *Les Ravageurs de beauté*, Flammarion, 249 p.
- 1929 *Les Hiboux*, Flammarion, 285 p.
- 1930 * *Font-Colombes, L'Amour et l'art, La Vraie France*, 274 p.
- 1931 *Une femme à bord*, Hachette, 192 p.
- 1933 *La Découverte de l'amour*, Flammarion, 245 p.

Nombreux articles sur la Bretagne comme :

«Le Crime de Jean Gruellic» (*La Revue*, 1910), «La Bretagne pauvre» (*La Grande Revue*, 1910), «Brienoc va se pendre» (*La Grande Revue*, 1907), «La Tornade» (*La Revue bleue*, 1922), «Le Diable des mers» (*La Revue bleue*, 1924), «Bretons à la Guerre» (*Revue hebdomadaire*, 1916), «Le Calvaire de Penlan» (*Revue hebdomadaire*, 1912), «Le Dernier Paysan de Kervidal» (*Revue de France*, 1922)...

(Je remercie particulièrement M. Pierre-Marcel Adéma de m'avoir fourni les éléments permettant de dresser cette liste des travaux principaux de Charles Géniaux).

*Claire et Charles Géniaux.